



PIERRE  
YOVANOVITCH

M LE MONDE

France

30 novembre 2019

Le magazine du Monde

# M



SPÉCIAL LUXE

# Éternellement modernes

M Le magazine du Monde n° 428. Supplément au Monde n° 23233/2000 C 81975  
SAMEDI 30 NOVEMBRE 2019. Ne peut être vendu séparément.  
Disponible en France métropolitaine, Belgique et Luxembourg.



M LE MAGAZINE DU MONDE - 30 NOVEMBRE 2019 - N° 428

L'architecte  
d'intérieur Pierre  
Yovanovitch,  
le 29 octobre,  
dans les bureaux de  
son agence, à Paris.



**UN AUTRE AURAIT ENVISAGÉ UN ASCENSEUR DANS CET HÔTEL PARTICULIER** parisien délabré et tout en hauteur. Mais à l'heure d'installer ses bureaux et sa quarantaine de collaborateurs, dans la « maison Yovanovitch », l'architecte d'intérieur a imaginé un lustre grimant dans la cage d'escalier. Et des œuvres d'art à tous les étages, un Georg Baselitz ici, un Claire Tabouret là. Pas de Jeff Koons, de Damien Hirst ni de Takashi Murakami – « *on les voit partout* ». Pas de laiton non plus, « *trop bling-bling* ». Mais des murs recouverts de travertin (une pierre naturelle calcaire), une table en bois massif de cinq mètres de long, une lampe américaine d'avant la guerre, un fauteuil à oreilles de nou-nours... les attributs d'un luxe discret qui a fait le succès de Pierre Yovanovitch depuis quinze ans. Un mélange reconnaissable d'art contemporain, de meubles précieux, de matériaux bruts et d'objets déroutants. Et qu'un beau livre, publié à l'automne aux éditions Rizzoli, compile.

Sa silhouette étirée et ses pesantes lunettes évoquent le Yves Saint Laurent des seventies. On le lui dit souvent. Et les critiques américains y font référence, en voyant en lui « l'esthétique haute couture ». Réclamé par les ultrariches dans le monde entier, il fuit les concepts à la mode, préférant suivre son « *intuition* ». À Tel-Aviv, il a exporté ses cloisons en travertin, des tables Charlotte Perriand et un service de vaisselle dessiné de sa main. À Paris, il a réalisé l'Hôtel Marignan, un cinq-étoiles du côté des Champs-Élysées, puis le siège parisien

du groupe Kering (groupe fondé par François Pinault), qui n'avait pourtant pas besoin d'un conseil en luxe et en œuvres d'art.

Pour un Français fortuné, il vient d'achever le réaménagement d'un hôtel particulier aux Invalides. L'escalier, digne de celui du Musée Guggenheim, est souligné sur toute sa hauteur par un vitrail de Buren. De la salle de cinéma à la piscine, en passant par le jardin, aucun détail n'a échappé à son œil perfectionniste. Après deux ans de travaux, les propriétaires, enchantés, lui ont confié l'aménagement de leur jet privé. « *Un truc de dingue, confie Pierre Yovanovitch. Je n'ai surtout pas fait du Hermès en cuir beige...* » Parmi les projets, il y a aussi un autre escalier, sa marotte, dans une maison des Hamptons. Le client, âgé d'une soixantaine d'années, s'en est remis à lui : « *Souvent, les gens ont du goût, mais ils ne savent pas l'exprimer. Ils me choisissent parce que je suis un signal de reconnaissance sociale.* »

Seul Français classé parmi les 100 meilleurs décorateurs par la revue *Architectural Digest* en 2010, Pierre Yovanovitch ne quitte plus le peloton des plus célèbres, tel l'inclassable Peter Marino, architecte des stars en pantalon et casquette en cuir noir. Raffiné, avenant à l'extrême, Yovanovitch préfère cultiver le bon goût français, redonner du lustre et du luxe aux décors passés. À Central Park ou dans la vallée du Douro, la touche Yovanovitch diffuse le charme d'une demeure de famille sublimée par un héritier éclairé.

En 2018, il a ouvert une agence sur Madison Avenue, à New York, et exposé son univers et ses meubles à la galerie R & Company. Celle-ci l'a rappelé cet automne pour une nouvelle exposition, dont il a choisi le thème : « *Love* ». « *Un peu ringard* », convient-il. Mais c'est son humeur du moment, après vingt années de course vers la lumière. « *J'ai eu la frénésie de réussir, mais cela ne remplit pas une vie. Seul compte l'amour.* » À 54 ans, bronzé et filiforme dans son pull bleu marine, l'aspect d'un jeune garçon avec ses baskets aux semelles immaculées, il confie son « *intranquillité* ». Amoureux des chouettes – il en possède des dizaines en peinture et en céramique –, il a du mal à trouver le sommeil. Une peur panique de perdre l'« *intuition* », cet instinct qu'il a toujours eu pour dénicher un objet et imaginer un lieu, le maintient les yeux grands ouverts.

Adolescent, à Nice, il partait seul rôder sur les marchés aux puces et repérer des objets qu'il achetait de façon compulsive et entassait dans sa chambre. Au mur, il y avait un grand tableau noir sur lequel il dessinait des maisons. Ses parents, divorcés, père homme d'affaires originaire de Serbie, mère née en Provence, trouvaient cette passion étrange. Il lui a fallu du temps, à ce grand timide, pour écouter son désir. Il a fait une école de commerce et passé dix ans chez Pierre Cardin au rayon confection homme, avant de prendre le virage de la décoration intérieure à 30 ans passés, au début des années 2000, sans diplôme ni réelle ○○○

CET ANCIEN ASSISTANT DE PIERRE CARDIN, PASSIONNÉ D'ART, S'EST LANCÉ EN 2001 DANS L'ARCHITECTURE D'INTÉRIEUR. IL INCARNE AUJOURD'HUI UNE ESTHÉTIQUE "HAUTE COUTURE" À LA FRANÇAISE QUI S'ARRACHE DANS LE MONDE ENTIER.

# Pierre Yovanovitch, une quête d'INTÉRIEUR.



La vision du luxe de Pierre Yovanovitch est un mélange d'art contemporain, de meubles précieux, de matériaux bruts et d'objets déroutants.



“Pierre Yovanovitch a la chance de vivre l'âge d'or de l'architecture d'intérieur et c'est l'un des plus grands. Je crois que son œuvre restera.”

Olivier Gabet, directeur du Musée des arts décoratifs.

ooo expérience. Son premier grand appartement sera son premier grand projet. Une perfection haussmannienne, quatre cents mètres carrés à côté du Musée d'Orsay, vue imprenable sur la Seine et sur la place de la Concorde. Le galeriste parisien Éric Philippe, esthète et spécialiste reconnu du mobilier du xx<sup>e</sup> siècle, se souvient : «*Où que vous posiez les yeux, tout était parfait. Il avait voulu faire un chef-d'œuvre, aucun détail n'avait été laissé au hasard, jusqu'à la moindre poignée de porte.*» En 2006, l'architecte et le galeriste montent une exposition dans l'appartement. Éric Philippe y installe des pièces du designer suédois Axel Einar Hjorth (1888-1959) et d'autres meubles de la période dite de la «*grâce suédoise*» (1910-1930), Pierre Yovanovitch présente ses plafonds et ses parquets parfaits. Une réception est organisée

pendant La Biennale des antiquaires, la collection s'envole. Tombé amoureux de ce mouvement d'inspiration néoclassique, Pierre Yovanovitch engrange ses premières commandes d'envergure. «*Les gens ont été bluffés*», raconte Éric Philippe. Depuis, l'appartement a été vendu ainsi que les meubles, Pierre Yovanovitch s'est posé dans une vaste location place du Palais-Bourbon, où «*tout est vide au milieu de murs peints en rose*». Pris dans le tourbillon de la réussite, il y vit à peine. Olivier Gabet, directeur du Musée des arts décoratifs de Paris, voit une conjonction des planètes dans la réussite de son ami : «*Il a la chance de vivre l'âge d'or de l'architecture d'intérieur et c'est l'un des plus grands. Je crois que son œuvre restera.*» Yovanovitch, futur Jean-Michel Frank, son modèle absolu ? L'avenir le dira.

En quinze ans, l'architecte d'intérieur n'a cessé de grimper aux rideaux. «*Je prends vraiment du plaisir, ma vie est extraordinaire !*» Dans l'édifice du xviii<sup>e</sup> siècle qui accueille ses bureaux, de jeunes talents, architectes diplômés, artistes, artisans, s'égayent sous les combles. Plus âgés, plus galonnés, Yovanovitch et son compagnon, Matthieu Cussac, ingénieur, présent depuis les débuts de l'aventure, occupent les étages nobles. Rien ne traîne sur les bureaux, pas une tache sur les fauteuils blancs qui rappellent les ours polaires de Jean Royère. Quand «*Pierre*» est là, quelques notes de Berg ou de Schoenberg, parfois la voix de son amie disparue Jessye Norman s'envolent derrière les portes. Chaque projet est un «*boulot de fou*» qui mobilise la maison de la cave au grenier. Du lit en bois brut au bouton de tiroir, tout est



Objets et échantillons de matières, dans un coin de l'atelier. Chaque projet se veut unique.



pensé, réalisé à la perfection, avec l'objectif de rester unique. Le profane n'a pas sa place, la technique est invisible. Ce qu'on nomme crédence chez Leroy Merlin devient une œuvre d'art en céramique signée Armelle Benoit. Un fauteuil de la « grâce suédoise » côtoie une lampe des années 1940. Les pièces authentiques se raréfiant, Yovanovitch a créé sa marque, PY, inspirée des Suédois et de bien d'autres, tels Royère ou Frank. Pierre-Éloi Bris, ébéniste et designer salarié, conçoit pour la maison des tables et des lits en bois brut que les clients s'arrachent. « *On s'est rencontrés sur les matériaux naturels, le bois brut, les grands formats, raconte-t-il. Il sait très bien ce qu'il aime, c'est précieux.* » L'artisan se dit heureux de travailler pour la maison Yovanovitch : « *Chacun est respecté, encouragé, c'est remarquable.* »

Tout va bien. Mais Pierre Yovanovitch n'est pas tranquille. Peur du désordre, de la vitesse. De sa « folie », qui lui fait collectionner des toiles hors de prix et lui a fait acheter un château en Provence, il y a une dizaine d'années. Fabrègues, demeure du XVII<sup>e</sup> siècle sur plusieurs centaines d'hectares en Provence, est une utopie. Mi-Trianon, avec des chiens, des ânes, des poules et des oliviers, mi-Versailles, parqueté et marbré, un Yan Pei-Ming dans l'escalier, un parc immense dessiné par Louis Benech, paysagiste célèbre depuis qu'il a rénové le jardin des Tuileries. « *C'est extrêmement simple et extrêmement sophistiqué* », décrit Yovanovitch, pour qui le luxe se résume à ce bout du monde idéal, sans Wi-Fi ni voisins. Le galeriste autrichien Thaddaeus Ropac, qui partage avec lui une passion pour Georg Baselitz,

adore l'endroit, « *proche de la perfection, parfaitement intégré à la nature* ». Selon lui, on ne peut comprendre Pierre Yovanovitch sans avoir vu cette « œuvre ». « *La beauté de cet endroit, austère et retiré, est spéciale, on se sent à l'écart du monde* », raconte l'artiste Claire Tabouret, qui y a passé un mois. Un jour, tel un prince de la Renaissance, Pierre Yovanovitch lui a commandé une fresque pour la chapelle du château. « *Quelque chose de spirituel* », a-t-il suggéré. C'est la première fois qu'on commandait à Claire Tabouret une œuvre in situ, faite pour survivre à son auteure et à son propriétaire. Elle a peint une troupe d'enfants au regard grave, dont l'un, « *mélancolique et joueur* », ressemble à Pierre Yovanovitch. Beau pour toujours. <sup>(M)</sup>

PIERRE YOVANOVITCH, RIZZOLI NEW YORK, 336 PAGES, 60 €.